

éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voyages précédens. Après quoy Cortez marcha fort serré contre cette multitude effroiable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les Soldats combattant dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du General, qu'exposant sa personne comme le moindre Soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combattit long tems en cet état, sans s'appercevoir qu'il luy manquoit un soulier, ni en ressentir l'incommodité, par un genereux transport qui luy ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Après que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & disparurent un moment après, entre ces buissons. Leur fuite venoit en partie, de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrain, & en partie aussi de la crainte de perdre leur Ville, aiant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, dont ils se servoient presque dans toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncés en terre en façon de palissades, & joints de telle maniere, qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fleches. L'enceinte étoit de figure ronde, sans redans, ni aucune autre défense; & l'extrémité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en sorte, que l'une de ces lignes avançoit sur l'autre. Elles laissoient pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guerites, ou petits châteaux de bois, qui servoient à loger leurs sentinelles; cette fortification suffisant contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où par une heureuse ignorance on ne connoissoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts dont la malice ou la nécessité ont enseigné l'usage aux hommes.

## CHAPITRE XVIII.

*Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le País, & sont poussés par les Indiens, qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.*

Cortez arriva à la Ville plutôt qu'Alfonse d'Avila, parce que ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'il avoit trouvez en son chemin. Le General fit rejoindre sa troupe au bataillon, & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, ni aux siens celuy d'examiner le peril, il poussa tête baissée droit à la palissade. Il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instrumens propres à couper les pieux, & dit en peu de mots: *Mes amis, la Ville que vous voyez doit être cette nuit notre logement. Ceux que vous venez de vaincre à la campagne s'y sont retirez: & cette méchante muraille qui les couvre, leur ôte un peu de crainte, mais elle ne les défend de rien. Suivons notre victoire, avant que ces Barbares oublient leur coûtume du fuir devant nous, ou que notre retardement leur laisse prendre quelque assurance.*

Tous les Soldats marcherent en même tems avec une égale resolution; & écartant la grêle des fleches avec leurs boucliers, & leurs épées mêmes, ils parvinrent bien-tôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrasures ou de canonieres pour tirer; en sorte qu'aiant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalète, ceux qui ne tiroient point eurent moyen de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification. Ils entrerent sans résistance, parce que les Indiens s'étoient retirez au fond de la Ville: mais on reconnut qu'ils avoient coupé les rues par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques momens, mais sans beaucoup d'effet, parce qu'ils étoient embarrassés par leur grand nombre; & ceux qui se retiroient en fuyant d'un retranchement à l'autre, mettoient en desordre les autres qui vouloient combattre.

Il y avoit au centre de la ville une grande place, où les Indiens firent encore un furieux effort : mais nos gens l'ayant soutenu fort vaillamment, les ennemis lâcherent le pied, & s'enfuirent dans les bois en desordre, & par grosses troupes. Cortez ne voulut pas qu'on les suivît, afin de donner aux Soldats le tems de se reposer, & aux Indiens celuy de songer à la paix, dont la fraieur pourroit leur inspirer le desir.

Tabasco demeura ainsi aux Espagnols. Cette Ville étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une Ville de guerre : car ils en avoient fait sortir leurs familles & leurs meubles, & y avoient fait provision d'une grande quantité de vivres. Ainsi l'avidité des Soldats trouva peu dequoy se satisfaire, mais il y en avoit de reste pour la nécessité. Il y en eût quatorze ou quinze de blesez, & entre les autres nôtre Historien Bernard Diaz. Je l'ai suivi en cela même qu'il rapporte de ses exploits ; car on ne peut luy refuser la gloire d'avoir été un brave Soldat : & le stile de son Histoire fait voir, qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée, qu'avec la plume. Il mourut un nombre considerable d'Indiens : mais on ne pût sçavoir au vrai ce qu'il y eut de blesez, parce qu'ils avoient beaucoup de soin de les retirer ; leur plus grand point d'honneur à la guerre, étant de ne point donner à leur ennemi des sujets de joie, en voyant la perte qu'il leur avoit causée.

L'armée passa la nuit en trois Temples qui étoient sur la même place où l'on avoit donné le dernier combat. Cortez fit luy-même la ronde, & posa ses sentinelles avec autant de soin & d'exactitude, que s'il avoit eu en tête un corps d'armée puissant, & composé de vieilles troupes ; sçachant qu'on ne peut avoir trop de précaution à la guerre, où les plus grandes pertes naissent d'un excez de securité, la défiance n'étant pas moins nécessaire à un Capitaine, que la valeur.

Le retour de la lumiere fit voir par toute la campagne, autant que la vûe pouvoit s'étendre, un profond silence, & nulles marques de l'ennemi. On envoya reconnoître les bois voisins du quartier, où l'on trouva la même solitude. Cependant Cortez ne voulut point sortir de ses retranchemens : cette grande tranquillité luy donnoit des soupçons, qui s'augmenterent quand il eût appris que Melchior son Truchement, qui étoit venu de Cuba, s'étoit enfui cette même nuit, après avoir

laissé ses habits de Chrétien pendus à un arbre. Les avis que ce déserteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de tres-fâcheuses suites : & en effet, on verifia depuis, que c'étoit luy qui les avoit poussez à continuer la guerre, en les instruisant du petit nombre de nos gens, qui, disoit-il, n'étoient point immortels comme les Indiens se l'imaginoient, ni leurs armes, qui leur faisoient tant de peur, n'étoient point des foudres. C'étoit néanmoins cette apprehension qui leur faisoit souhaiter la paix. Mais ce perfide ne fût pas long-tems à jouir de son crime : les mêmes Barbares qu'il avoit obligez à prendre les armes se voiant encore batus, se vengerent de son conseil, en le sacrifiant à leurs Idoles.

Cortez ne pouvant rien apprendre de certain par des conjectures, se resolut d'envoier deux partis, chacun de cent hommes, commandez par Pierre d'Alvarado, & par François de Lugo. Ils avoient ordre de suivre deux chemins que l'on découvroit du quartier ; de reconnoître le pais, & s'ils rencontroient les ennemis, de se retirer sans s'engager à un combat au-dessus de leurs forces. Ils partirent aussi-tôt : & après une heure de marche, de Lugo donna dans une embuscade d'un grand nombre d'Indiens, qui l'envelopperent de tous côtez, & l'attaquerent si brutalement, que tout ce qu'il pût faire, fut de mettre sa petite troupe en un bataillon quarré, faisant tête par tout. Ainsi tous combatoient à la fois : tout étoit avant-garde. Cependant le nombre des ennemis croissant à tous momens, redoubloit la fatigue & le danger, lorsque Dieu permit qu'Alvarado, qui s'étoit jetté dans un chemin qui l'écartoit toujours de son compagnon, rencontrât un marais, qui l'obligeant à un détour, il revint en un lieu où le bruit des coups d'arquebuse l'avertit du combat. Alvarado courut droit à ce bruit, & découvrit les troupes des ennemis, dans le tems que les nôtres étoient dans la dernière lassitude. Il s'approcha autant qu'il put à couvert d'un taillis, & dépêcha un Indien de Cuba, pour donner avis au General de cette rencontre ; après quoy il fondit sur la troupe qui étoit la plus proche, avec son bataillon fort serré. Cette attaque fut si déterminée, que les Indiens luy quitterent la place, en fuïant de tous côtez, sans donner aux Espagnols le tems de les joindre.

Ce secours aiant fait reprendre haleine aux Soldats de Luigo, les deux Capitaines unirent leurs troupes, & doublerent les rangs, pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avoient de se retirer.

Ils trouverent un peu de resistance, néanmoins ils s'ouvrirent un passage l'épée à la main, étant toujours attaquez, & quelquefois envelopez par les Indiens. Pendant que les uns combatoient, les autres reprenoient haleine: & du moment qu'ils avançaient pour gagner du terrain, ils étoient chargez par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contre eux, parce que les Indiens se retiroient avec la même vitesse qu'ils faisoient leurs attaques: & les mouvemens que cette foule de Barbares faisoit d'un côté & d'autre, paroissoient comme les flots d'une mer agitée par les vents.

Les Espagnols avoient fait ainsi trois quarts de lieuë dans un continuel exercice du corps & de l'esprit, lorsque l'on découvrit le General qui venoit à leur secours avec toute l'armée, sur l'avis qu'il avoit reçu d'Alvarado. A cette vûë les Indiens firent alte, & donnerent aux deux Compagnies le loisir de respirer un peu. Ils demeurèrent quelque tems en vûë, faisant connoître par leurs menaces, qu'ils ne craignoient pas; néanmoins ils se separerent en plusieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage, à cause qu'il falloit nécessairement penser les blesez, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature: & l'on considéra comme une grande perte ce que cette journée avoit coûté.



## CHAPITRE XIX.

*Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco & de leurs alliez. On décrit leur maniere de combattre, & la victoire de Cortez.*

ON fit en cette rencontre quelques prisonniers, que Cortez mit entre les mains de Jérôme d'Aguilar, pour les examiner séparément, & sçavoir sur quoy ces Indiens fondoient leur obstination, & de quelles forces ils pretendoient la soutenir. Quoyque le rapport de ces prisonniers ne s'accordât pas en quelques circonstances; néanmoins ils convenoient, que tous les Caciques de cette contrée étoient assemblez pour secourir celui de Tabasco: Que le jour suivant ils devoient venir avec une armée tres-forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Espagnols: & que les troupes qui avoient attaquez les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroiable armée. Ces avis inquieterent un peu le General: cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conseil, puisqu'ils avoient part à l'exécution. Il leur exposa le *peril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands preparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler*; sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prisonniers. Il leur fit considerer d'autre part, la gloire de leurs premiers exploits, en opposant à leur vigueur & à leur courage, la foiblesse & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les battre, tant dans la Ville de Tabasco, qu'au débarquement. Sur tout il appuïa ces considerations; de la honte & du peril qui suivroient la resolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit se répandroit bientôt, à la confusion des Espagnols, par tous ces Pais dont ils entreprennent la conquête. Que cette perte de leur reputation les mettoit, à son avis, hors d'esperance de réussir en cette entreprise: qu'ainsi il falloit l'abandonner, ou se résoudre à ne quitter point ce Pais, qu'ils ne l'eussent ou pacifié, ou soumis. Cependant, qu'il ne proposât cette resolution que comme son avis particulier,